

55

HISTOIRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

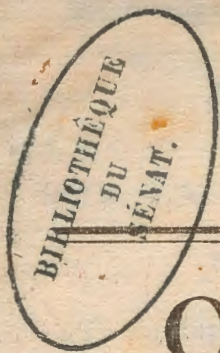
ou



LIBRARY

OF THE

1875



Cote 55

O D E
SUR LA GUERRE
ACTUELLE.



OLD
S. J. CURRIE
JANUARY



O D E

SUR LA GUERRE ACTUELLE,

PAR VINCENT,

*Ci - devant Hussard au Régiment de
Berchigny.*

Mortales ! ne tanta animis assuescite bella,
Neu patriæ validas in viscera.

ÆNEID. Lib. VI.

CLIMATS chéris du Ciel, Europe, scène immense,
Des plaisirs , des talens , des vertus et des arts ,
Humains trop fortunés , sur qui le soleil lance
Ses plus tendres regards !

Qu'AI-JE dit ? Quel transport et quel rayon
m'éclaire ?

Céleste vérité , je te vois , je t'entends !
Ecoutez et tremblez : la vérité sévère
Va parler dans mes chants.

PEUPLES , quel noir poison vient embrâser vos
ames ?

Peuples , où courez-vous , par la haine animés ?
Pourquoi ce fer cruel , et ses rapides flammes ,
Dont vos bras sont armés ?

L'EUROPE , abandonnée au démon des batailles ;
Verse des pleurs , soupire et vous implore en vain.
Enfans dénaturés , vous percez ses entrailles ,
Vous déchirez son sein.

Sous le titre imposteur d'amour de la Patrie ;
Le crime court et vole ; et les pénibles fruits,
De dix ans de travaux , de vertus , d'industrie ,
A l'instant sont détruits.

J'ENTENDS de toutes parts éclater les orages :
Les champs sont inondés de cent mille assassins ;
Payés pour le massacre , instruits pour les ravages ,
La foudre est dans leurs mains.

Le laboureur pleurant, déserte les campagnes ;
Le citoyen paisible est forcé dans ses murs ;
Les antres, les forêts, les sommets des montagnes
N'ont plus d'asyles sûrs.

Gémissant d'avoir vu trop long-temps la lumière,
Le vieillard chancelant, tombe en son sang plongé ;
Sur le sein profané de sa tremblante mère,
L'enfant est égorgé.

Par-tout le fer poursuit, par-tout le feu dévore :
Ils laissent à leur suite, en ces champs malheureux,
La faim, le désespoir, plus terribles encore
Que le fer et les feux.

Le jour fatal se lève, et la trompette sonne ;
Je les vois à l'envi, ces féroces soldats,
S'élançant, s'attaquer, l'airain étale, tonné,
Et vomir le trépas.

UN instant voit leurs jours, leur fureur abrégée :
 Poursuivis , renversés et le fer dans le flanc ,
 Ils mordent la poussière , et la terre est vengée ;
 La terre boit leur sang.

MOINS coupable , cent fois , le Caribe intrépide ,
 Dans ses tristes déserts errant parmi les ours ,
 Attaque ou sacrifie , en sa rage stupide ,
 De misérables jours.

Privé des doux bienfaits de la nature avare ,
 La vie est un fardeau qu'il ne peut regretter :
 Des monstres des forêts, concitoyen barbare ,
 Il doit les imiter.

MAIS vous qu'on éclaira des plus vives lumières ,
 Que combla de ses dons la tendre humanité ,
 Osez-vous donc plonger dans le sein de vos frères ,
 Un glaive ensanglanté ?

NÉRON osa brûler des masures antiques ;
 Rome l'appela monstre, en tombant sous ses coups ;
 O vous, de mon pays, destructeurs frénétiques,
 Quels noms méritez-vous ?

VOYEZ ces habitans dans l'horreur des alarmes ;
 En cent lieux fugitifs, mourans exterminés :
 Quel laurier peut payer des douleurs et les larmes
 De tant d'infortunés ?

O peuples ! pardonnez ces transports légitimes ;
 Vous n'êtes point l'objet de mon juste courroux ,
 De la crédulité malheureuses victimes ,
 Je dois pleurer sur vous.

GÉNIE, activité, soif de gloire, courage ,
 En vain vous me vantez vos sublimes travaux ;
 Et la seule équité distinguée aux yeux du sage
 Le monstre et le héros.

O vous qui, profanant les transports du génie ,
 Avez divinisé ces fléaux des mortels ,
 Que n'a-t-on étouffé de votre voix impie
 Les accens criminels ?

Quoi ! le meurtre d'un peuple honorerait son
 maître ?
 L'homme n'a que son sang ; on l'entraîne au trépas ,
 Gouvernans , arrêtez la gloire peut-elle être
 Où la vertu n'est pas ?

Mais peut-être qu'ici ma censure sévère ,
 Répand sur ces objets de trop sombre couleurs ?
 La guerre est de tout temps , et de mal nécessaire
 N'est digne que de pleurs.

Non , ce fléau jamais ne fut inévitable ;
 La sagesse toujours peut prévenir ses coups ;
 De cent peuples armés , il en est un coupable ;
 Souvent ils le sont tous.

OSE-T-ON, si les droits ne sont pas légitimes ;
Aux yeux de l'univers combattre en furieux ?
S'ils sont douteux, le sang de cent mille victimes
Les prouvera-t-il mieux ?

La force, la terreur deviennent donc des titres ?
L'équité n'est qu'un mot, qu'un son perdu dans l'air ;
Et l'orgueil effréné ne reconnaît d'arbitres
Que la flamme et le fer.

Du moins, si tant de sang versé pour la Patrie ;
La rendait florissante et fixait son destin ;
Mais quel en est le prix ? Le soldat est sans vie,
Et le peuple sans pain.

LEURS trésors prodigués par des mains sangui-
naires ;
Ces fruits de leurs sueurs livrés avec effort,
Que sont-ils devenus ? De leurs fils, de leurs frères
Ils achetaient la mort !

C'EST en vain qu'on voit l'homme éclore et
disparaître ;

Ainsi toujours fidèle aux plus affreux projets ,
De l'âge qui s'enfuit , chaque âge voit renaître
Les malheurs , les forfaits.

Ah ! que cet avenir qui déjà vous contemple ,
Reste dans le néant s'il doit vous imiter !
Prétendre que vos maux puissent servir d'exemple ;
C'est donc trop se flatter ?

POLITIQUE éclairée , active , impénétrable ;
Art sublime et profond autant qu'infructueux ;
Quel bien avez-vous fait ? L'homme en est plus
coupable ,
Sans être plus heureux.

En ! comment espérer un terme favorable ,
Si toujours aux dépens du peuple gémissant ,
Le plus foible prétend devenir redoutable ,
Et le fort tout-puissant ?

Si, contemplant de loin vos haines insensées ;
La paix n'ose verser ses tardives douceurs ,
Que sur des nations désormais épuisées
D'or , de sang et de pleurs ?

Si la force du moins donnait quelque assurance :
Mais l'Etat qui s'étend a des voisins nouveaux ,
Plus irrités , sans doute ; et doubler sa puissance ,
C'est doubler ses rivaux.

PERSÉPOLIS n'est plus qu'une cendre stérile ;
Souvent à sa grandeur un Etat doit sa fin :
Sa foiblesse le garde ; et Lucque est plus tranquille
Que Dresde et que Berlin.

ROME soumet la terre , et se croit éternelle !
Il lui vient des vainqueurs des bords du Tanais ;
Et dix fois saccagée , à peine regne-t-elle
Sur ses propres débris !

Ainsi le sort confond l'ambition, l'adresse.
 Tour-à-tour par le fer un empire est détruit.
 Les vaincus, les vainqueurs, la force, la foiblesse,
 Tôt ou tard tout périt.

UN lustre de terreur, de meurtre héréditaire,
 Qu'a-t-il produit en France? Après mille débats,
 O bonheur! Les Français ont-ils dans ta carrière
 Avancé d'un seul pas?

Quor! l'infidélité, la vengeance, l'audace
 Souillerait à jamais ce globe infortuné?
 L'homme toujours cruel serait de race en race.
 Sur lui-même acharné?

L'HUMANITÉ tremblante étend ses bras augustes;
 Elle remplit les airs de ses cris douloureux:
 N'est-il donc plus d'espoir? Gouvernans, soyez
 justes
 Et le monde est heureux!

En vain vous triomphez ; connaissez votre
gloire ;

Toute autre n'est qu'un crime ; écarter tous
projets :

Vous ne nous devez point d'exploits ni de victoire ;

Vous nous devez la paix !

CESSEZ de respirer le meurtre et le ravage :

Respectez vos sermens ; connaissez la pitié :

Sachez que par le sang , le plus rare avantage

Est toujours trop payé !

La discorde produit le malheur et le crime ;

Et la paix tous les biens et toutes les vertus !

Le choix est-il douteux , de l'horreur , de l'estime ,

D'Attila , de Titus ?

Des peuples et des rois dans leur cité bornée ,

Ont égalé les noms des plus fameux guerriers :

La paix a ses héros : l'olive fortunée

A l'éclat des lauriers.

Si vous êtes pressés de ce désir funeste ,
 De dépeupler la terre, en proie à vos transports ,
 Ah ! semez les poisons , faites germer la peste ,
 Et réglez sur des morts !

UN jour , il s'éteindra ce préjugé féroce ,
 Qui croit tous les mortels nés pour s'épouvanter :
 Leur sang sera sacré ; malheur à l'ame atroce
 Qui voudrait en douter.

DÉJÀ Madrid , Berlin ont frayé cette route :
 De leur neutralité le bonheur est le prix ;
 Bientôt le même myrthe ombragera sans doute
 Londres , Vienne et Paris !

NON , je ne forme point un augure infidèle !
 Je vois fuir aux enfers le démon des combats.
 Paix ! tu descends des Cieux ! ta présence éternelle
 Embellit ses climats !

Ma redoutable voix a tonné sur le crime ;
Je n'en ai point assez pour chanter tes attraits !
Pénètre les humains de ton charme sublime !
Peins-toi par tes bienfaits !

F I N.

151

LES ÉCRIVAINS DE L'ÉCOLE DE LA FLORE

